Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

57 | 2018

Libido sciendi

Écrire au philosophe. Expressions de la *libido sciendi* chez les correspondantes de Victor Cousin

*Letters to the Philosopher. Feminine Expression of Libido Sciendi in Victor
Cousin's Correspondance*

*Briefe an den Philosophen. Ausdrücke der libido sciendi bei den
Korrespondentinnen von Victor Cousin*

Nathalie Richard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/5938>

DOI : 10.4000/rh19.5938

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 26 décembre 2018

Pagination : 39-57

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Nathalie Richard, « Écrire au philosophe. Expressions de la *libido sciendi* chez les correspondantes de Victor Cousin », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 57 | 2018, mis en ligne le 26 décembre 2020, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5938> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5938>

Tous droits réservés

NATHALIE RICHARD

*Écrire au philosophe.
Expressions de la libido sciendi
chez les correspondantes de Victor Cousin*

« Vous n'avez pas un disciple plus fervent que moi, ou qui, j'ose le dire, comprenne mieux vos sublimes leçons. Je recherche, j'adore la vérité, et cependant je suis une femme. »¹ Par ces mots débutait, en 1828, une relation épistolaire entre Caroline Angebert et Victor Cousin, dont les cours de philosophie venaient de reprendre à la Sorbonne. L'épouse d'un commissaire de la Marine en poste à Dunkerque correspondit avec le philosophe parisien pendant plusieurs années. L'incipit de sa première lettre manifestait toutes les contradictions d'une *libido sciendi* vécue au féminin : le désir ardemment exprimé de savoir et les contraintes d'une condition qui interdisait de décliner au féminin le mot de disciple ; l'ambition d'être soi-même une chercheuse et le respect d'un cadre épistolaire socialement et culturellement légitime pour une femme de ce temps.

La correspondance générale de Victor Cousin, conservée dans les archives de la bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne² rassemble plus de 5 500 missives écrites par près de 1 500 correspondants, parmi lesquels 110 femmes. Certaines sont connues des spécialistes du XIX^e siècle pour leurs activités intellectuelles, telles les femmes de lettres Antoinette Dupin et Rose Blaze de Bury³, ou Caroline Angebert qui collabora à des journaux de Dunkerque et de Provins, publia quelques brochures et de la poésie, écrivit à Eugène Sue⁴, devint une amie d'Alphonse de Lamartine⁵. D'autres le sont pour leur rôle

1. Caroline Angebert à Cousin, Dunkerque, 30 septembre 1828, BIU Sorbonne MSVC 214, repris dans Léon Séché, *Les amitiés de Lamartine, première série*, Paris, Mercure de France, 1911, p. 182.

2. BIU Sorbonne, MSVC 214-256.

3. Siân Reynold, *Paris-Edimburg. Cultural Connections in the Belle Époque*, London, Routledge, 2007 ; David Steel, 'Rose Blaze de Bury', in E. Ewan, S. Innes, S. Reynold (eds), *The Biographical Dictionary of Scottish Women*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2006.

4. Jean Pierre Galvan, *Les Mystères de Paris, Eugène Sue et ses lecteurs*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Claudine Grossir, « Du feuilleton à l'Assemblée Nationale : Eugène Sue et *Les Mystères de Paris* », *Romantisme* 2008/3 (n° 141), p. 107-118 ; Judith Lyon-Caen, *La lecture et la vie. Les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006, p. 176-189.

5. Léon Séché, *Les amitiés de Lamartine, op. cit.* ; Michèle Barry-Gandelin, *Caroline Angebert*,

politique, telle Sophie Dosne, égérie d'Adolphe Thiers, d'autres encore pour leur influence de salonniers, telle Cordélia Greffulhe, comtesse de Castellane. Certaines toutefois sont des inconnues, à l'instar d'Eugénie Oulif, jeune fille qui écrivit à Cousin en prenant la plume à la suite de son père dans des lettres communes, ou ne sont pas encore connues lorsqu'elles écrivent au philosophe, telle Clarisse Bader, auteure par la suite de plusieurs ouvrages sur la place des femmes dans l'histoire⁶. Dans leur majorité, elles appartiennent aux élites aristocratiques et bourgeoises parisiennes et provinciales.

Leurs lettres constituent un intéressant observatoire pour qui souhaite étudier le rapport des femmes à la philosophie en France de la fin des années 1820 aux années 1860. Elles autorisent, sans minorer le poids des conventions qui encadrent l'écriture épistolaire⁷, à lire des mots de femmes, à étudier les manières dont elles rendirent compte de leur désir de savoir, étendant ainsi au champ rationnel des interrogations qui ont été formulées principalement pour la littérature⁸. Tout en mettant en lumière quelques figures extraordinaires, ce corpus rend possible de dépasser les seules études de cas. Ces lettres apparaissent comme autant de minuscules écarts aux normes au sens où elles marquent presque toutes, à leur manière, une prise de distance indistinctement liée à une prise de parole : une subversion, souvent infime, des normes sociales inhérentes à la condition féminine et des normes culturelles encadrant le genre épistolaire. Elles révèlent que les cadres de la condition féminine aristocratique et bourgeoise du milieu du XIX^e siècle français jouèrent tout à la fois comme des contraintes et comme des ferments d'émancipation : le genre épistolaire, défini de plus en plus au fil du siècle comme féminin⁹, normalement dédié aux affaires de cœur et de famille, permettait de prendre l'initiative d'aborder un inconnu, geste presque inconcevable autrement que par le truchement de la lettre ; l'espace domestique était aussi un espace à soi, où la lecture, la pensée autonome, l'écriture étaient possibles ; la religion chrétienne ouvrait sur l'exercice d'une spiritualité qui pouvait le cas échéant se reformuler dans des termes philosophiques, rationalisés et en partie laïcisés. C'est ce que cet article souhaite évoquer.

égérie de Lamartine : correspondances inédites, Dunkerque, Bergues, Provins : 1831-1848, Prissé, Association des Amis de Lamartine, 2006.

6. Isabelle Ernot, « L'histoire des femmes et ses premières historiennes (XIX^e-début XX^e siècle) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2007, 16/1, p. 165-194.

7. Cf. entre autres, Cécile Dauphin, *Prête-moi ta plume... Les manuels épistolaires au XIX^e siècle*, Paris, Kimé, 2000 ; « Les correspondances comme objet historique. Un travail sur les limites », *Sociétés & Représentations* 2002/1 (n° 13), p. 43-50 ; Roger Chartier (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991 ; José-Luis Diaz (dir.), « J'ai toujours aimé les correspondances... », *Romantisme*, 1995, n° 90.

8. Par exemple José-Luis Diaz (dir.), *Écrire à l'écrivain, Textuel*, 1994, n° 27.

9. Christine Planté (dir.), *L'épistolaire, un genre féminin ?* Paris, Champion, 1998.

LA PHILOSOPHIE AU MIROIR DE LA VIE

Si des femmes nombreuses écrivirent à Victor Cousin (1792-1867), ce fut d'abord parce qu'il était un homme public. Sa réputation s'était construite à partir des années 1820, lorsqu'il incarnait une philosophie libérale en butte à la répression politique. Après 1830, Cousin devint le philosophe quasi officiel de la monarchie de Juillet. Conseiller d'État et pair de France, il occupa pour quelques mois, en 1840, le poste de ministre de l'Instruction publique et des cultes. Il œuvra pour l'hégémonie de sa philosophie dans les programmes du secondaire¹⁰. Aussi, des années 1840 au début du XX^e siècle, toutes les générations de lycéens français furent-elles formées à un éclectisme cousinien devenu, au même titre que les langues anciennes, un socle de la culture lettrée des élites¹¹. Retiré des affaires politiques sous le Second Empire, quittant sa chaire en Sorbonne en 1855, Cousin demeura un acteur influent de la vie intellectuelle, en tant que membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, en tant que publiciste et en tant que philosophe mondain, dont la présence dans les salons était recherchée.

N'ayant pas accès aux bancs des lycées, les femmes purent accéder à sa philosophie par les cours en Sorbonne et séances publiques des académies. Elles purent surtout le lire dans les volumes qui se succédèrent à partir du début des années 1820 et dans les journaux. Certaines correspondantes manifestaient une connaissance de l'œuvre cousinienne dans sa globalité, des écrits sur la psychologie et sur l'histoire de la philosophie, des études sur Kant et sur Descartes et des éditions critiques (de Platon et de Descartes notamment) qui furent l'une des spécialités du philosophe. Il en était ainsi de Rose Blaze de Bury¹². Mais la majorité citait de manière préférentielle trois ensembles de textes.

Le premier de ces ensembles concerne Pascal. En 1842, alors au faite de son influence politique, Victor Cousin présenta à l'Académie française un rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées*, avant de publier des articles sur le scepticisme pascalien et un volume intégrant des fragments inédits¹³. Beaucoup de lectrices établirent une relation entre philosophie cousinienne et spiritualité pascalienne. Plusieurs, surtout, mentionnaient la monographie que Cousin avait consacrée à Jacqueline, la sœur du penseur du XVII^e siècle¹⁴.

Ce volume fait le lien avec un autre ensemble de travaux : la série des « femmes illustres » du Grand Siècle. Après 1850, le philosophe engagea

10. Jules Barthélémy Saint-Hilaire, *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette, 1895 ; Patrice Vemeuren, *Victor Cousin, Le jeu de la philosophie et de l'État*, Paris, L'Harmattan, 1995.

11. John I. Brooks, *The Eclectic Legacy. Academic Philosophy and the Human Sciences in Nineteenth-Century France*, Newark, University of Delaware Press, 1998.

12. Rose de Bury à Cousin, 43 lettres, 1857-1858, MSVC 220.

13. Victor Cousin, *Des Pensées de Pascal. Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition de cet ouvrage*, Paris, Ladrangé, 1843.

14. Victor Cousin, *Jacqueline Pascal*, Paris, Didier, 1845.

une réorientation de son œuvre vers l'histoire intellectuelle ou littéraire du XVII^e siècle. Cette évolution stratégique lui permit de continuer à publier alors que son nom était étroitement associé à un orléanisme désormais passé dans l'opposition à l'Empire. Elle avait sans doute aussi des raisons économiques, autorisant à élargir le lectorat grâce à des textes moins théoriques et mieux adaptés au format journalistique. Ces essais sous forme de portraits, relevant d'un genre où s'illustraient aussi de nombreuses auteures¹⁵, mêlaient conformisme sur la question du genre et valorisation du rôle des femmes :

Lorsque par le concours de causes différentes, un siècle est une fois monté au ton de la grandeur, l'esprit dominant pénètre partout : des hommes peu à peu il arrive jusqu'aux femmes, et, dès que celles-ci en sont touchées, elles le réfléchissent avec force, et le répandent par toutes les voies dont elles disposent [...]. Ainsi, dans le XVII^e siècle, ce type immortel de la vraie grandeur, je n'admire pas moins les femmes que les hommes.¹⁶

Ce faisant, Cousin accréditait la part des femmes dans son public. Sa correspondance avec sa traductrice anglaise, Sarah Austin, démontre d'ailleurs l'importance qu'il accordait à ce lectorat, dans une logique de conquête de nouveaux secteurs du marché du livre qu'il partageait avec de nombreux romanciers et savants¹⁷ :

Vous pourriez donner quelques articles et traductions à certains journaux : par exemple quelque chose de *Santa Rosa*¹⁸ à un *Magazine* un peu mondain, *Mme de Longueville* (très en abrégé) à une gazette méthodiste, etc. Le morceau sur l'amour siérait assez à vos belles compatriotes. Peut-être pourriez-vous tirer de ma Jacqueline un petit volume curieux¹⁹.

De leur côté, les correspondantes de Cousin se présentaient souvent à lui comme des représentantes de son public, à l'instar de Sophie Dosne qui se décrivait comme « un de ces membres infimes d'un parterre qui réunis en masse décident le succès d'un ouvrage »²⁰.

15. Bonnie Smith, *The Gender of History: Men, Women, and Historical Practice*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1998 ; Alison Booth, *How to Make it as Woman: Collective Biographical History from Victoria to the Present*, Chicago, University of Chicago Press, 2004.

16. Victor Cousin, « Les femmes illustres du dix-septième siècle », *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1844, p. 193-194.

17. Bonnie Smith, *The Gender of History...*, *op. cit.* ; Alison Booth, *How to Make it as Woman...*, *op. cit.*

18. Victor Cousin, « Santa Rosa », *Revue des deux mondes*, 1^{er} mars 1840, p. 640-688. Santorre di Santarosa est un acteur de la révolution libérale piémontaise de 1821.

19. Soixante-et-onze lettres de Victor Cousin à Sarah Austin, MSVC 209, 45, s.d. [1849]. Sur Sarah Austin, traductrice, membre des cercles utilitaristes et actrice de la réforme de l'éducation au Royaume-Uni, cf. Judith Johnson, « Sarah Austin and the Politics of Translation in the 1830s », *Victorian Review*, 2008, 34/1, p. 101-113.

20. Soixante-seize lettres de Mme Sophie Dosne à Cousin, 1837-1865, MSVC 210, Lille, 16 octobre 1846.

La galerie des portraits de femmes illustres du XVII^e siècle fut développée dans *La Revue des deux mondes* avec des articles dédiés à la duchesse de Longueville²¹, aux duchesses de Sablé et de Chevreuse et à Marie de Hautefort²². Ces monographies mettaient en lumière des femmes influentes, dont la vie était liée à la politique et au mouvement littéraire; elles mettaient en scène des passions déçues, et surtout, le refuge trouvé dans la religion ou dans la spiritualité. Comme elles le faisaient lorsqu'elles écrivaient aux romanciers²³, les correspondantes de Cousin s'adressèrent à lui car elles se reconnaissaient dans ses héroïnes. Elles entrèrent ainsi souvent dans son œuvre par le biais des personnages féminins, voyant dans ces portraits des modèles qui les aidaient à penser leur vie. Ainsi s'exprimait, par exemple, Gabrielle de Neymet dans une unique lettre écrite en juin 1853 :

Je vous remercie de m'avoir transportée en esprit vers cette époque dont les femmes, comme vous le dites, n'ont pas été assez étudiées, et dont les vertus, les grandes qualités ainsi que les nobles manières sont bien dignes de nous servir de modèles.²⁴

Le regard bienveillant que le philosophe portait sur les femmes du passé les encourageait aussi à s'adresser à lui. Formulant une première invitation en février 1854, Adélaïde-Louise d'Eckmühl de Blocqueville, qui n'avait encore rien publié et qui n'était pas la salonnière influente qu'elle devint par la suite, avouait son audace à contacter un homme qu'elle ne connaissait que par ses œuvres. Elle réclamait une indulgence comparable à celle qu'il avait eu « pour ces charmantes femmes d'autrefois que vous nous apprenez à aimer »²⁵. Aussi était-ce souvent une vie au miroir de l'œuvre qu'évoquaient les correspondantes de Cousin. Ses portraits de femmes du passé n'avaient rien qui les distinguaient au sein d'un genre alors florissant, si ce n'est qu'ils avaient un philosophe connu pour auteur et qu'ils constituaient souvent une porte d'entrée vers des lectures plus proprement philosophiques. Dans les parcours des lectrices de Cousin, ils apparaissent comme des textes de transition, faisant entrer dans la philosophie par la littérature²⁶.

21. Victor Cousin, *Mme de Longueville. Nouvelles études sur les femmes illustres et la société du XVII^e siècle*, Paris, Didier, 1853.

22. Victor Cousin, *Madame de Sablé. Études sur les femmes illustres et la société du XVII^e siècle*, Paris, Didier, 1854; *Madame de Chevreuse et Madame de Hautefort. Nouvelles études sur les femmes illustres et la société du XVII^e siècle*, Paris, Didier, 1856.

23. Par exemple, Claude Labrosse, *Lire au XVIII^e siècle. La Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*, Lyon, Presses universitaires de Lyon et éditions du CNRS, 1985; Judith Lyon-Caen, *La lecture et la vie*, op. cit., chap. IV.

24. Gabrielle de Neymet à Cousin, Paris, 1^{er} juin 1853, MSVC 241.

25. Madame de Blocqueville à Cousin, 25 février 1854, MSVC 218.

26. Sur la frontière mouvante entre philosophie et littérature, Dinah Ribard, « Philosophe ou écrivain? Problèmes de délimitation entre histoire littéraire et histoire de la philosophie en France, 1650-1850 », *Annales Histoire, Sciences sociales*, 2000, 2, p. 355-388.

Beaucoup de correspondantes citaient en effet aussi *Du Vrai, du beau et du bien*. Paru en 1853, l'ouvrage faisait la synthèse du système cousinien. Mettant en avant l'introspection philosophique et les relations entre psychologie, esthétique, morale et métaphysique, ce volume fut un véritable succès de librairie, régulièrement réédité²⁷. Sidonie Colet, belle-sœur de Louise avec laquelle Cousin avait entretenu une liaison, évoquait l'ouvrage après avoir cité dans ses lettres précédentes les volumes sur les femmes du Grand Siècle : « Le livre "Du Vrai, du Beau, du Bien" que vous nous avez envoyé cet hiver, vous a révélé à nous de la manière la plus attachante, malgré sa forme abstraite »²⁸. « Vous me donnez une bien bonne nouvelle en m'annonçant une nouvelle édition *Du Vrai, du Beau, du Bien*. Je ne passe guère d'année sans le relire en tout ou en partie », écrivait Roselyne de Forbin d'Oppède, membre des cercles catholiques libéraux, qui écrivit près de cinquante lettres à Cousin de 1859 à 1866 et publia par la suite des essais historiques²⁹. Dans une autre lettre, elle précisait la liste des ouvrages qui avaient fait sa formation philosophique, mettant Cousin au même plan que Descartes et Malebranche³⁰.

Ainsi *Du Vrai, du beau et du bien* fit-il souvent fonction de manuel pour celles qui souhaitaient acquérir une culture philosophique. Eugénie Oulif distinguait parmi les livres du philosophe ceux qui l'avaient émue – « l'éclatant portrait où Mme de Hautefort revit si belle et si fière », « l'histoire de ce noble Santa Rosa » – et celui qui servait de fondement à sa formation, « le Vrai, le Beau, le Bien », qu'elle continuait, disait-elle, à étudier³¹.

Non contraintes par l'ordre pédagogique des programmes de lycée qui organisait l'entrée méthodique des jeunes gens dans l'éclectisme cousinien, les correspondantes de Cousin opéraient des sélections. En braconnières – pour reprendre une expression de Michel de Certeau – elles lisaient, renaient ou commentaient ce qui faisait sens pour elles. Organisant à l'aide des écrits du philosophe un monde de la pensée rationnelle qui était significatif pour elles, elles se fabriquaient, à échelle individuelle, une « philosophie locale ». Dans leurs formes et dans les thèmes qu'elles privilégient, ces philosophies locales présentent toutefois des traits communs.

CONVERSATIONS PHILOSOPHIQUES

Le premier de ces traits est un rapport à la philosophie qui privilégie la conversation et le cadre privé. Cet aspect, assurément, est lié à la source pri-

27. Victor Cousin, *Du Vrai, du beau et du bien*, op. cit. ; l'ouvrage comptait 23 éditions chez Didier en 1881.

28. Sidonie Colet à Cousin, Nîmes, 21 juin [s.d., 1861-1865], MSVC 223.

29. Marquise de Forbin d'Oppède à Cousin, s.d., MSVC 229 ; Nicole Cadène, « Une historienne à l'œuvre : la marquise de Forbin d'Oppède (1822-1884) », in Christian Amalvi (dir), *Une passion de l'histoire. Histoire(s), mémoire(s) et Europe*, Toulouse, Privat, 2002, p. 113-123.

30. Marquise de Forbin d'Oppède à Cousin, s.d. [1862?], MSVC 229.

31. M. Oulif et Eugénie Oulif à Cousin, 10 octobre 1861, MSVC 241.

vilégiée dans cet article, puisque la lettre, par les conventions qui l'organisent, joue sur l'entremêlement de l'intime et de l'exercice de la raison.

Peut-être lectrices des manuels épistolaires qui atteignirent un sommet de production entre 1850 et 1870 en France, assurément éduquées dans un système qui faisait de l'épistolaire un genre didactique dans l'apprentissage de la lecture et du style³², les correspondantes de Cousin entendaient la lettre comme « une conversation entre absents », selon une formule alors consacrée. Plusieurs entretenirent avec le philosophe une correspondance soutenue, telles Rose de Bury et Antoinette Dupin qui écrivirent respectivement 43 et 31 lettres en deux années, ou encore Sophie Dosne dont 91 missives ont été conservées entre 1837 et 1865. Certaines se pliaient à la règle de style accompagnant la définition de la lettre comme conversation et s'efforçaient d'« écrire comme on parle »³³. Femmes du monde, elles transcrivaient les mots qui leur permettaient de briller dans les salons, manifestant ainsi qu'elles participaient d'une esthétique des élites, où la conversation salonnière était érigée en modèle³⁴. « Mon bien cher bibliothécaire », écrivait Cordélia Greffulhe en 1842, « cette traduction de Théocrite est harassante. Je suis grecque comme le Parthénon et presque aussi en ruine que lui »³⁵. D'autres, plus formelles, n'osaient pas le ton de l'humour ou de la camaraderie, mais mêlaient considérations philosophiques et notations du quotidien. La santé, comme dans tous les corpus épistolaires privés du temps, occupait une place importante. Cousin et ses correspondantes se plaignaient de leurs maux, échangeaient conseils et mots de consolation, présentaient parfois la lecture, l'écriture et la méditation philosophique comme un refuge. Adélaïde-Louise de Blocqueville recommandait au philosophe, pour ses problèmes de vue, un médecin homéopathe³⁶. Contrainte au repos, elle prenait soin de sa « vieille tête trop exaltée par la solitude [...] en la traitant par des lectures saines et graves »³⁷.

Dans ce registre du quotidien et de l'intime, la *libido sciendi* se formulait dans le vocabulaire d'émotions qui sembleraient convenues³⁸ si elles n'étaient suscitées par des écrits et des méditations philosophiques. La lecture de Cousin tirait parfois des larmes à ses lectrices, même lorsque le propos paraît bien peu romantique ou romanesque : « J'ai eu des larmes pour ces belles et tendres pages que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer sur M. Jouffroy »,

32. Cécile Dauphin, *Prête-moi ta plume...*, op. cit.

33. Par exemple, *L'art épistolaire, poème didactique*, Tournay, Casterman, 1842, p. 41-42.

34. Marc Fumaroli, « La conversation », in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, vol. 3, p. 3617-3675 ; Emmanuel Godo, *Une histoire de la conversation*, Paris, PUF, 2003, p. 201-260 ; Antoine Lilti, *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 15-47.

35. Comtesse de Castellane à Cousin, s.d. [1842], MSVC 221.

36. Madame de Blocqueville à Cousin, 15 décembre 1854, MSVC 218.

37. *Ibid.*, 26 juin 1854.

38. Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire des émotions*, 2. *Des Lumières à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2016 ; Anne Vincent-Buffault, *Histoire des larmes, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Payot, 1986.

écrivait Antoinette Dupin à propos du discours prononcé aux funérailles d'un philosophe connu pour l'aridité de son style³⁹. Les émotions des lectrices de Cousin étaient donc philosophiques et politiques autant que sentimentales et religieuses.

Plus encore, en lien avec le cadre épistolaire dans lequel il s'exprimait, le rapport à l'exercice de la pensée rationnelle était envisagé sur le modèle de la conversation. Écrivant au philosophe, les femmes se présentaient avant tout comme des lectrices⁴⁰ et c'était en tant que relation d'une individualité à une œuvre et à son auteur qu'elles pensaient leur lien à la philosophie. Le vocabulaire de la causerie traversait de nombreuses pages. «Je sais par ce beau volume sur Kant, que j'ai lu avec avidité, que vous ne négligez pas vos travaux. C'est peut-être, par parenthèse, ce qui m'a empêché de vous écrire, car je vous ai tant lu que je me suis figurée vous entendre et causer avec vous», écrivait Rose de Bury⁴¹. La causerie, en privilégiant une relation à deux, plaçait la philosophie et la *libido sciendi* des correspondantes de Cousin dans un territoire mixte et impur où se croisaient deux modèles bien connus d'elles. Le premier était celui de l'échange épistolaire entre amants, dont la *Nouvelle Héloïse* avait fixé un canon que déclinaient les traités épistolaires du XIX^e siècle, et dont Cousin lui-même avait évoqué le rôle dans l'histoire de la philosophie en consacrant un essai à Abélard⁴². Bien que les échanges épistolaires avec sa maîtresse Louise Colet manquent dans les archives, quelques correspondances gardent la trace d'un badinage se mêlant aux considérations intellectuelles :

Que voulez-vous ? Si je vous dis quelques douceurs, vous vous fâchez ; j'ai pris le parti de vous ennuyer pour vous faire ma cour. J'avais presque envie, pour vous achever, de vous envoyer un volume de mes leçons de cette année, mais j'ai voulu vous ménager, et je vous fais grâce pour cette fois. Prenez garde, car à la première calomnie sur ma galanterie, je vous écrase de ma métaphysique, écrivait Cousin à sa traductrice anglaise.⁴³

Les réponses de Sarah Austin ont disparu, mais quelques lettres publiées semblent indiquer que ce libertinage n'était pas réciproque⁴⁴. De fait, au modèle de la conversation amoureuse, où le vocabulaire de la philosophie se chargeait d'érotisme, plusieurs correspondantes préféraient celui du dialogue platonicien. L'une des premières œuvres de Cousin avait été une traduction

39. Antoinette Dupin à Cousin, Lettre du 16 avril [1841], MSVC 226.

40. Isabelle Matamoros, «*Mais surtout lisez !*» *Les pratiques de lecture des femmes dans la France du premier XIX^e siècle*, Thèse de doctorat en histoire, Université Lyon 2, 2017, vol. 1., p. 266-501.

41. Rose de Bury à Cousin, 13 octobre 1857, MSVC 220.

42. Victor Cousin, *Ouvrages inédits d'Abélard pour servir à l'histoire de la philosophie scholastique en France*, Paris, Imprimerie Royale, 1836.

43. Soixante-et-onze lettres de Cousin à Sarah Austin, MSVC 209, 6, 28 février 1829.

44. Janet Ross, *Three Generations of English Women. Memoirs and Correspondence of Susannah Taylor, Sarah Austin, and lady Duff Gordon*, London, Murray, 1888.

et un commentaire de Platon⁴⁵. Plusieurs lettres y faisaient allusion⁴⁶ rapprochant parfois philosophies cousinienne et platonicienne⁴⁷. Elles situaient leurs auteurs dans la relation du disciple au maître, non de l'amoureuse à son amant. La princesse d'Eckmühl, alors âgée de 49 ans et mieux établie dans le monde que son correspondant, se présentait pourtant comme une élève : « Laissez-moi donc vous dire que nul ne mérite de votre part plus d'indulgence que l'élève qui vous demande, tout en l'oubliant, de ne pas trop l'oublier ». ⁴⁸ Ainsi la conversation philosophique, épistolaire ou réelle, se décrivait-elle comme un temps où s'aboliraient les hiérarchies sociales habituelles et où la raison seule établirait les supériorités.

À cette conversation philosophique correspondait un lieu particulier. Propice au rapport intime entre deux individus ou entre un lecteur et ses livres, il était métaphorisé par l'expression de « coin du feu ». « Le plus grand désir que j'ai, c'est de me réinstaller au coin de mon feu dans la rue Cherche-Midi afin que le plus aimable de mes voisins se dise combien est courte la distance entre la Sorbonne et moi », écrivait Rose de Bury. « Je viens, Madame, vous faire mes compliments de bonne année. J'espère qu'ils vous trouveront au coin de votre feu, remise des fatigues du voyage et arrangeant déjà votre vie philosophique », écrivait pour sa part Cousin à Caroline Angebert⁴⁹. Dans le détail, ce lieu intime pouvait être soit le boudoir ou la chambre, pièces où les illustrations représentant des épistolières situaient le plus fréquemment le geste d'écriture⁵⁰, soit, pour les plus aisées ou les plus cultivées, la bibliothèque, un lieu qui marquait l'éducation, l'aisance financière, voire une collection bibliophilique, mais qui surtout n'était pas associé prioritairement au sexe féminin : « Vos ouvrages, Monsieur, et depuis quelques années j'en possède une dizaine, occupent le rayon d'honneur dans la bibliothèque où la main de mon père a rassemblé pour moi les chefs d'œuvre de l'esprit humain », écrivait Clarisse Bader en adressant à Cousin son premier livre⁵¹.

Mais la conversation philosophique n'était pas exclusivement de nature privée. La comtesse de Castellane résumait la géographie philosophique féminine en une élégante formule : « Le matin vous me trouverez dans une bibliothèque où j'aime à vous lire et le soir dans un salon où j'aime à vous écouter »⁵². Maître à penser dans l'intimité du boudoir et de la bibliothèque, le philosophe se muait parfois en trophée social. Plusieurs correspondantes

45. Victor Cousin, *Œuvres complètes de Platon, traduites du grec en français, accompagnées de notes et précédées d'une introduction sur la philosophie de Platon*, Paris, Bossange, 1822-1840, 13 vol.

46. Par exemple, Hortense Allart de Méritens à Cousin, 9 mai [1848], MSVC 214.

47. Par exemple, Clarisse Bader à Cousin, Paris, 31 mai 1864, MSVC 214.

48. Madame de Blocqueville à Cousin, 30 juillet 1854, MSVC 218

49. Rose de Bury à Cousin, 13 octobre 1857, MSVC 220; Victor Cousin à Caroline Angebert, cité dans Léon Séché, *Les amitiés de Lamartine*, op. cit., p. 208.

50. Cécile Dauphin et Danièle Poublan, « En marge de la culture écrite, au cœur de l'imaginaire. Les épistolières dans les gravures du XIX^e siècle », *Romantisme*, 2008, 139/1, p. 113-131.

51. Clarisse Bader à Cousin, Paris, 31 mai 1864, MSVC 215; Clarisse Bader, *La femme dans l'Inde antique : études morales et littéraires*, Paris, B. Duprat, 1863.

52. Comtesse de Castellane à Cousin, s.d. [1842], MSVC 221.

de Cousin étaient des salonniers et faisaient de sa présence un signe de leur propre prestige. Bien connu pour la politique, les arts et la littérature, le rôle que jouèrent les salons dans l'élaboration et la promotion des sciences et de la philosophie est encore mal connu pour le XIX^e siècle, alors qu'il a été étudié pour les périodes précédant 1789⁵³. Pourtant, le nombre de références aux pratiques salonniers dans la correspondance de Cousin, de même que le soin qu'il prend à répondre à ses interlocutrices, est un signe de l'importance qu'il accordait, surtout après 1850, aux logiques sociales et culturelles qui y sont associées. Ce sont autant d'indices que des carrières se négociaient et que des réputations se fabriquaient, à tout le moins pour partie, dans les salons, en-deçà du monde universitaire et académique⁵⁴.

Ainsi se révèlent, au fil des correspondances, les modalités et les lieux d'une philosophie pratiquée par les femmes : un exercice de la raison qui s'expérimente dans la lecture solitaire et dans la conversation, selon la géographie d'un monde domestique polarisé entre privé et semi-public. Tout en gardant à l'esprit le biais de la source, force est de constater que les pratiques philosophiques des femmes ne se superposent pas à celles des hommes, jeunes gens qui apprenaient sur les bancs des salles de classes et adultes qui discutent publiquement dans les académies parisiennes ou dans les sociétés savantes provinciales.

SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE ET PHILOSOPHIE

Le commerce intellectuel avec le philosophe n'avait pas la conversation comme seul modèle. Il pouvait s'inspirer d'autres échanges épistolaires entre hommes et femmes fréquents au XIX^e siècle : la consultation médicale et la direction de conscience. Les travaux réalisés autour du médecin suisse Tissot ont montré l'intérêt de ces corpus pour une histoire de la médecine intégrant le point de vue des patients, leurs manières de penser la maladie, leurs choix et leurs gestes thérapeutiques⁵⁵. Plus récemment, les recherches de Caroline Muller ont révélé l'importance des correspondances avec les directeurs de

53. Steven Kale, *French Salons. High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore & London, The Johns Hopkins University Press, 2004 ; Anne Martin-Fugier, *Les Salons de la Troisième République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, 2003 ; pour les arts, par exemple Myriam Chimènes, *Mécènes et musiciens. Du salon au concert à Paris sous la III^e République*, Paris, Fayard, 2004 ; pour le XVIII^e siècle : Antoine Lilti, *Le Monde des salons, op. cit.*

54. Pour la France des années 1830-1870, ces logiques sont étudiées dans Nathalie Richard, *Hippolyte Taine : histoire, psychologie, littérature*, Paris, Garnier, 2013 et dans Jose Ramon Bertomeu-Sanchez, "Classrooms, Salons, Academies, and Courts: Mateu Orfila (1787-1853) and Nineteenth-Century French Toxicology", *AMBIX*, 2014, 61/2, p. 162-186.

55. Parmi d'autres, Vincent Barras et Micheline Louis-Courvoisier (dir.), *La médecine des Lumières : tout autour de Tissot*, Genève, Georg, 2001 ; Philip Rieder, « Correspondances historiographiques : pour une lecture anthropologique et médicale de l'épistolarité au siècle des Lumières », in Vincent Barras et Martin Dinges (eds), *Maladies en lettres, XVII^e-XXI^e siècles*, Lausanne, BHMS, 2013, p. 123-133.

conscience⁵⁶. Les lettres à Cousin peuvent se lire à la lumière de ces travaux. Elles révèlent la prégnance du cadre chrétien dans la manière dont les femmes abordent et interprètent la philosophie de Cousin.

Plusieurs épistolières évoquaient leur identité religieuse. Quelques-unes appartenaient au clergé régulier, telle sœur Rose, prieure de l'ordre de Fontevault à Chemillé qui s'adressait à Cousin à propos de Madame de Longueville⁵⁷. Plusieurs mentionnaient la présence dans leur entourage d'hommes ou de femmes d'église, telle Gabrielle de Neymet qui discutait de Madame de Longueville avec sa sœur carmélite⁵⁸. Quelques lettres traitaient plus spécifiquement du contrôle des directeurs de conscience sur la lecture et l'écriture féminine. Sidonie Colet, parente de Louise, réclamant l'envoi de l'essai sur madame de Chevreuse, indiquait qu'elle demanderait à son confesseur l'autorisation de le lire. Elle exprimait toute l'ambiguïté du rapport d'une catholique pratiquante à la lecture d'ouvrages laïques, en un temps de grande méfiance du clergé face aux mauvais livres et d'accent mis sur l'encadrement de la lecture⁵⁹ :

Merci! Ce livre que par délicatesse de conscience vous m'avez tant fait désirer, et qui m'a fait comprendre le charme que peut avoir un fruit défendu, va me procurer le plaisir qu'a dû goûter Ève en touchant à l'arbre de la science du bien et du mal, seulement plus heureuse qu'elle, je n'aurai pas de remords, puisque j'ai la permission du père d'Alzon et votre approbation.

Le cadre chrétien constituait souvent une grille de lecture de la philosophie de Cousin. Des lectrices retenaient prioritairement de son œuvre les figures incarnant la spiritualité chrétienne, celles de Pascal et de sa sœur Jacqueline et celle de Madame de Longueville, dont la retraite au Carmel était très fréquemment évoquée. Elles lisaient *Du vrai, du beau et du bien* dans une perspective qui le rendait compatible avec leur foi, faisant de Cousin, ainsi que le formulait Adélaïde-Louise de Blocqueville, « un philosophe chrétien »⁶⁰, tout en manifestant qu'elles n'ignoraient pas les écarts de sa philosophie à l'orthodoxie et les critiques des théologiens catholiques. Aussi la lecture de Cousin ouvrait-elle sur des interrogations portant sur la compatibilité de la raison et de la foi, de la science et de la religion,

56. Caroline Muller, *La direction de conscience au XIX^e siècle (France, 1850-1914) Contribution à l'histoire du genre et du fait religieux*, thèse de doctorat en histoire, Université Lyon 2, 2017.

57. Sœur Rose à Cousin, Chemillé, 28 octobre 1855, MSVC 246.

58. Gabrielle de Neymet à Cousin, Paris, 1^{er} juin 1853, MSVC 241.

59. Loïc Artiaga, *Des « torrents de papier ». Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007 ; Claude Savart, *Les Catholiques en France au XIX^e siècle. Le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985 ; cf. aussi Anne-Marie Chartier & Jean Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, Paris, Fayard, 2000 ; Françoise Mayeur et Jacques Gadille (dir.), *Éducation et images de la femme chrétienne en France au début du XX^e siècle. À l'occasion du centenaire de la mort de Mgr Dupanloup*, Lyon, L'Hermès, 1980 ; Isabelle Matamoros, « Mais surtout lisez! », *op. cit.*, p. 119-146.

60. Mme de Blocqueville à Cousin, 28 juillet [1862?], MSVC 218.

faisant écho aux débats philosophiques que suscitent alors en France l'exégèse rationaliste incarnée par Strauss et par Renan, les courants positivistes représentés par Littré ou par Taine, la première diffusion de l'évolutionnisme darwinien⁶¹.

Sœur Saint-Augustin, parente de Louise Colet et bénédictine de l'abbaye Saint-Nicolas de Verneuil, incarnait une position orthodoxe, et ne s'engageait pas sur le terrain de la discussion rationnelle, adressant une prière de sa composition pour le salut de l'âme de celui dont elle savait que la philosophie divergeait du catholicisme :

Mon Dieu [...]
Du Vrai, du Beau, du Bien, source mystérieuse,
Sa raison devina vos sublimes splendeurs :
Montrez-lui de la foi l'étoile lumineuse,
Gage d'un jour plus beau, que nous verrons ailleurs⁶².

Roselyne de Forbin d'Oppède formulait des réserves similaires dans un registre plus philosophique et rationaliste. Dans la lignée des objections faites par les théologiens catholiques à Cousin, elle exprimait son opposition sur la question des vérités révélées :

Malgré les pages toutes chrétiennes de la dixième et de la seizième leçon, on n'y trouve pas ces vérités révélées complètement [...] qui répondent mieux que la philosophie à tous les besoins de notre cœur et de notre intelligence.⁶³

À l'inverse, certaines correspondantes s'appuyaient sur la philosophie de Cousin pour prendre leur distance face au catholicisme romain et définir pour elles-mêmes une spiritualité non médiatisée par les clercs. Dans ses lettres, Rose de Bury prenait position pour un christianisme compatible avec le rationalisme et exprimait sa colère face aux évolutions récentes du catholicisme. Elle faisait du philosophe un allié :

J'ai trois fois relu hier votre quatrième leçon "*Dieu principe des principes*" et ainsi je ne vous dirai assez combien je vous suis reconnaissante d'avoir dit : "[...] Loin que les sciences détournent de la Religion, *elles y conduisent*". Moi qui ne trame qu'une colère impuissante contre les misérables esprits qui ne voient pas l'identité de la Vérité et de Dieu et l'inséparabilité de la Science et de la Foi, je

61. Cf. Nathalie Richard, « Compétitions et concurrences autour de la laïcisation de l'âme : le spiritualisme philosophique en France au milieu du siècle », in Jean-Louis Cabanès, Didier Philippot et Paolo Tortonese (dir.), *Paradigmes de l'âme. Littérature et aliénisme au XIX^e siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2012, p. 71-86.

62. Sœur Saint-Augustin (N. Colet) à Cousin, Verneuil, 28 novembre 1865, MSVC 222,

63. Marquise de Forbin d'Oppède à Cousin, s.d., MSVC 229.

suis pénétrée d'une joie réellement *indicible* quand je vois un pareil appui donné à des convictions qui me sont plus chères que tout⁶⁴.

Des lectrices de Cousin prenaient ainsi position dans des débats philosophiques, théologiques et politiques très actuels. Certaines, telles Rose de Bury et Roselyne de Forbin d'Oppède, étaient des femmes de lettres. D'autres s'exprimaient uniquement en privé, mais formulaient une aspiration à faire entendre publiquement leur voix. « Je vous demande mille pardons de vous exprimer si facilement mes désirs, mais j'en ai encore bien plus besoin pour la feuille ci-jointe que j'ose vous envoyer », écrivait sœur Saint-Augustin en joignant à sa lettre le poème cité précédemment. Ayant reçu la permission d'employer ses loisirs à rimer un sujet de son choix, c'était à l'Académicien qu'elle réservait sa première création :

Jusqu'à présent je n'ai point dit à mes plus proches que je mettais quelquefois quelques rimes ensemble, et je m'étonne que les premières stances que je laisse dépasser le seuil du couvent soit adressées à... Vous!⁶⁵

Ce texte toutefois n'était pas destiné au seul philosophe, puisqu'il devait être récité quelques jours plus tard, lors de la fête de la Présentation de la Vierge⁶⁶. Sur les thèmes religieux, la lettre au philosophe apparaît ainsi parfois comme une étape dans la transformation, aboutie ou non, de l'épistolière en auteure.

Ainsi, tout en contribuant à consolider les différences et les hiérarchies de genre, le cadre chrétien qui oriente souvent les lectures féminines de Cousin s'avère porteur d'émancipation, de la pensée ou de l'écriture. Il fournit un espace légitime depuis lequel il est possible à des femmes de faire entendre des points de vue, dans l'espace privé d'une lettre, mais aussi dans l'espace public de l'imprimé ou de la célébration⁶⁷.

PASSIONS PHILOSOPHIQUES

Parmi les femmes qui écrivirent à Cousin, certaines formulèrent de manière *extra-ordinaire* leur *libido philosophandi*. Revendiquant pour elles-mêmes un plein accès à une pensée autonome, elles défendaient aussi l'égalité des capacités rationnelles des femmes et des hommes, dans des propos qui rappellent ceux des correspondantes de Descartes au XVII^e siècle⁶⁸. Ce

64. Rose de Bury à Cousin, s.d. [1857-1858], MSVC 220.

65. Sœur Saint-Augustin (N. Colet) à Cousin, Verneuil, 28 novembre 1865, MSVC 222.

66. Sœur Saint-Augustin (N. Colet) à Cousin, Verneuil, 28 novembre 1865, MSVC 222.

67. Linda Woodhead, « Les différences de genre dans la pratique et la signification de la religion », *Travail, genre et sociétés* 2012/1, 27, p. 33-54.

68. Erica Harth, *Cartesian Women. Versions and Subversions of Rational Discourse in the Old Regime*, Ithaca, Cornell University Press, 1992.

faisant, elles entraient en dialogue critique avec la philosophie même de leur correspondant, soit de manière frontale, soit indirectement, en semblant en ignorer certains aspects. En effet, le droit égal des femmes et des hommes à l'activité philosophique était clairement nié par Cousin. Dans ses leçons de 1828, il renvoyait les femmes et les enfants du côté de l'imagination et des sens, leur déniait « l'exercice viril de la pensée »⁶⁹. Peut-être sous l'influence de ses correspondantes, et assurément afin de s'assurer un lectorat plus large, Cousin infléchit sa position. « L'homme et la femme ont la même âme, la même destinée morale », écrivait-il en 1845 dans *Jacqueline Pascal*, revendiquant pour les jeunes filles une éducation qui leur permettrait « d'entrer en commerce spirituel avec celui dont [elles doivent] partager la destinée ». Cette concession n'allait pas jusqu'à l'affirmation d'une égalité, puisqu'éducation et activité rationnelle ne se concevaient que par rapport au cercle familial⁷⁰. Aussi l'ouvrage où tant de ses lectrices se reconnurent et virent une démarche qui leur permettait d'entrer plus aisément en philosophie leur déniait-il explicitement le droit à une parole rationnelle publique. Pourtant plusieurs correspondantes ignorèrent ou contestèrent cet aspect de la pensée cousinienne.

Les deux premières sont des femmes auteures, à deux stades différents de leur carrière. Clarisse Bader avait 22 ans lorsqu'elle entra en contact avec Victor Cousin. Lui adressant son premier livre, elle se présentait d'une manière assez conventionnelle, en débitrice qui s'adressait à « l'homme de génie ». Mais ses lettres furent aussi l'occasion d'exposer sa lecture de la philosophie cousinienne et de présenter son propre projet intellectuel. *Du vrai, du beau et du bien* était décrit comme l'ouvrage qui l'avait introduite à une philosophie absente de la formation initiale d'une jeune fille éduquée. Il était lu à travers une grille de lecture chrétienne, comme abordant les questions cruciales du temps présent :

Quand je m'initiai à vos travaux, je ne m'étais livrée encore qu'à l'étude de l'antiquité classique et à celle de notre passé historique et littéraire. Ce fut pour moi la liaison naturelle, et de cette antiquité et de ce passé à notre temps. Je croyais toujours entendre la voix de Platon, quand des idées éternelles du *Vrai*, du *Beau*, du *Bien*, vous remontiez à leurs principes : Dieu ! [...] Plus tard, quand j'écrivis, je relus encore ces pages immortelles que doivent particulièrement méditer ceux qui veulent se rendre moins indignes de tenir une plume, en la prenant, non pour satisfaire à un vain et stérile amour propre, mais pour aider à la diffusion des idées morales.

69. Victor Cousin, *Cours de philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie*, Paris, Pichon et Didier, 1828-1829, I, p. 34 et p. 19.

70. Victor Cousin, *Jacqueline Pascal*, Paris, Didier, 1845, p. 3-5.

L'œuvre de Cousin était décrite au filtre du projet intellectuel personnel de Clarisse Bader : le primat d'une histoire morale, où se révélait l'universalité des valeurs chrétiennes, et où les femmes jouaient un rôle important. L'essai sur les femmes dans l'Inde ancienne qu'elle adressait à Cousin en 1864 avait pour objectif de « chercher dans l'Inde antique les germes que la civilisation chrétienne est appelée à féconder dans l'Inde moderne ». L'ouvrage suivant, en 1866, portait sur la femme biblique. La jeune femme soulignait la base d'érudition qui le fondait et son ambition de démontrer l'universalité trans-historique des valeurs. Elle évoquait surtout l'enjeu premier de sa démarche : montrer que les femmes – qu'elle nommait « mes héroïnes » – avaient joué un rôle majeur dans le développement des idées morales et des religions.

Ainsi, ignorant les réticences exprimées par Cousin, Clarisse Bader se présentait comme plus qu'une lectrice et qu'une disciple, comme une auteure qui mettait à profit l'œuvre d'un confrère afin de consolider la sienne propre. Aspirant aux honneurs académiques, elle opérait des rapprochements opportunistes entre sa pensée et celle de son correspondant afin de s'attirer sa bienveillance. Si la démarche ne la distinguait pas de nombreux jeunes auteurs masculins qui suivaient alors le même parcours, le contenu de son projet, qui relevait d'un féminisme chrétien conservateur, l'en démarquait.

Antoinette Dupin écrivit quant à elle à Cousin dans les dernières années de sa vie alors que, devenue veuve, elle s'efforçait de faire vivre sa famille de ses publications⁷¹. Ses lettres évoquent les articles qu'elle rédigeait, ses lectures des œuvres de Cousin, l'éducation de ses filles, la tristesse d'une mère face à la perte d'un enfant. Ignorant la méfiance de son interlocuteur pour les femmes auteures, elle demandait conseil à un confrère pour l'écriture d'un article sur Manzoni tout en mettant en avant sa propre indépendance : « J'ai toujours écrit librement, acceptant la critique sincère avec respect quand les choses avaient été publiées, en faisant mon profit pour d'autres. [...] cet article m'inquiète. Il me serait si doux de vous le soumettre auparavant »⁷². De ses lectures, elle retenait principalement une apologie de la liberté de la pensée qu'hommes et femmes auraient en partage, tirant ainsi Cousin vers une position égalitariste qu'il n'avait jamais exprimé clairement.

Ainsi que l'ont montré les analyses de Jan Goldstein⁷³ qui l'ont sans doute toutefois trop isolé des autres, le cas de Caroline Angebert est plus illustratif encore des malentendus qui entourèrent parfois le dialogue de Cousin et de ses correspondantes. Née en 1793, fille de fermiers aisés de la région parisienne, Angélique-Caroline-Omérine Colas avait reçu une bonne éducation

71. Sur les auteures, Christine Planté, *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, [1989], Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2015.

72. Antoinette Dupin à Cousin, Paris, 30 avril [1841], MSVC 226.

73. Jan Goldstein, *The Post-Revolutionary Self*, op. cit., p. 222-228 ; id., "Saying 'I': Victor Cousin, Caroline Angebert, and the Politics of Selfhood in 19th-Century France", in Michael S. Roth (ed), *Rediscovering History : Culture, Politics and the Psyche*, Stanford, Stanford University Press, 1994, p. 240-275.

avant d'épouser un commissaire de la Marine et de s'établir à Dunkerque. Ses lettres révélaient son insatisfaction face à l'insuffisance de l'instruction donnée aux femmes de sa condition⁷⁴. Aussi était-ce en autodidacte qu'elle se présentait, exprimant une *libido sciendi* qui était en premier lieu une aspiration à se cultiver. Elle réclamait un programme d'études philosophiques et se plaçait dans la position d'une « écolière » face à un maître et un « guide »⁷⁵. Cousin orienta de fait ses lectures et fit preuve d'autorité lorsqu'elle s'émancipait du programme fixé : « Contraignez votre esprit à s'exercer dans les limites que je viens de vous rappeler, il y gagnera de la profondeur », admonestait-il l'élève indisciplinée⁷⁶. Car Caroline Angebert n'était pas une « écolière » très docile.

Lorsqu'elle écrivit pour la première fois au philosophe, c'était tout à la fois pour dire son exaltation face à sa philosophie et son insatisfaction d'en voir les femmes exclues :

Votre cours fait époque dans ma vie comme révélation. [...] Pénétérée pour vous de cet enthousiasme de la raison, je vous suivais avec toute la confiance et l'abandon d'une femme pour le guide de ses pensées : mais voilà que, soudain, cette voix si entraînante et si persuasive prononce un anathème dans lequel tout mon sexe est enveloppé.⁷⁷

La déclaration d'admiration se doublait ainsi d'une réclamation : « La destinée des femmes, leur éducation, leur position sociale, ont été le sujet constant de mes pensées les plus sérieuses. Je gémis de nous voir toujours opprimées ou gâtées »⁷⁸.

Les échanges épistolaires s'établirent sur une base fragile et le malentendu ne disparut pas, car Caroline Angebert n'était pas uniquement en quête d'un maître. Elle chercha, dans trois longues lettres, à faire entendre sa propre voix de philosophe. Citant abondamment l'œuvre de son interlocuteur pour y pointer des contradictions, elle critiquait l'abus des abstractions métaphysiques. Elle suggérait que Cousin se complaisait dans les abstractions, là où la philosophie aurait dû s'efforcer d'unir « le réel et l'idéal »⁷⁹, de parler de la vraie vie. Si la « science » cousinienne, écrivait-elle, n'était pas capable d'affronter mieux que le curé du catéchisme de son enfance la question du mal, alors de quelle utilité était-elle à ses lecteurs⁸⁰ ? Elle accusait Cousin de faillir à sa mission philosophique. Manifestant qu'elle avait pleinement perçu la dimension politique du cousinisme, elle lui reprochait de négliger les

74. Caroline Angebert à Cousin, Dunkerque, 23 avril 1829, MSVC 214, repris dans Léon Séché, *Les amitiés de Lamartine*, op. cit., p. 356.

75. Caroline Angebert à Cousin, Dunkerque, 22 novembre 1828, *ibid.*, p. 193-194.

76. Victor Cousin à Caroline Angebert, 5 février 1830, *ibid.*, p. 209.

77. Caroline Angebert à Cousin, 30 septembre 1828, *ibid.*, p. 182.

78. Caroline Angebert à Cousin, 12 octobre 1828, *ibid.*, p. 189-190.

79. *Ibid.*, p. 358.

80. *Ibid.*, p. 355-356.

« besoins et [les] doléances du tiers état intellectuel, sur lequel il me semble qu'au XIX^e siècle doit s'appuyer aussi un trône philosophique »⁸¹.

À la conception de l'histoire exposée dans le cours de 1828, Caroline Angebert répondait par son propre « petit système » et c'était une autre philosophie de l'histoire qu'elle opposait à celle de Cousin : « Partant des mêmes principes que vous avez posés, je me trouve arrivée à des conséquences qui diffèrent de celles que vous en faites sortir »⁸². Elle reprochait au spiritualisme cousinien de ne pas avoir posé l'idée de liberté au fondement de l'idée de moi⁸³. Le courrier suivant était entièrement consacré cette question. L'épistolière y avouait la difficulté qu'elle avait rencontré à maîtriser la technicité de ce cœur théorique de la philosophie cousinienne⁸⁴. Mais elle décrivait sa persévérance et, plus encore, dans des formules nouvelles sous sa plume, l'ambition de se « faire une route indépendante ». Ne respectant pas les consignes de Cousin, elle se fixait pour tâche de « suivre librement » les traces de son maître, d'« explorer », « vérifier » et « comprendre » avant « d'admettre », jouissant ainsi « du plaisir seul du raisonnement et de la pensée »⁸⁵. Elle concluait : « En résumé, je pense que... », posant par cette formule l'émancipation d'un moi philosophique autonome⁸⁶. S'appuyant sur un savoir expérimentiel que ne détenait pas un philosophe dont elle avait déjà dénoncé la pensée trop abstraite, elle exposait une observation faite sur un enfant qu'elle avait vu naître, et elle réfutait son idée de la genèse du moi, au profit d'une autre genèse, inspirée du sensualisme condillacien.

L'audace de Caroline Angebert ne fut pas payée de retour. Alors qu'elle priait Cousin de juger « avec la plus entière des franchises » ce « ballon d'essai » et de la traiter « en écolier plutôt qu'en écolière »⁸⁷, celui-ci, engagé dans les événements de 1830, ne lui répondit pas. Leur relation se distendit pour s'achever autour de 1835. Entretemps Caroline Angebert avait trouvé en Lamartine un autre maître et, de même qu'elle avait adressé des lettres en forme de mémoires philosophiques au philosophe, elle s'engagea avec le poète dans la composition poétique. Contrairement aux écrits philosophiques, certains de ces poèmes furent publiés.

*

Il faudrait le démontrer plus solidement en étudiant également les correspondances des hommes, bien plus nombreux, qui écrivirent à Victor Cousin,

81. *Ibid.*, p. 370.

82. *Ibid.*, p. 364.

83. *Ibid.*, p. 367.

84. Caroline Angebert à Cousin, 8 août 1829, *ibid.*, p. 378.

85. *Ibid.*, p. 379-380.

86. *Ibid.*, p. 386.

87. *Ibid.*, p. 393.

mais ce cheminement dans les lettres des femmes suggère quelques spécificités de leur rapport à la philosophie.

La première concerne les modalités du contact avec le spiritualisme cousinien. Contrairement aux jeunes hommes, elles ne découvrent pas l'œuvre de Cousin selon la progression méthodique des programmes des lycées. Elles sont avant tout des lectrices et exercent leur liberté de « nomades braconnant à travers [...] champs »⁸⁸. C'est ainsi – autre spécificité – qu'elles font une place particulière aux écrits sur les femmes, qui leur paraissent plus accessibles et moins abstraits que les cours et les traités et dans lesquels elles lisent souvent un portrait qui leur ressemble et une invitation à s'adresser au philosophe. Dans *Une chambre à soi* (1929), Virginia Woolf imaginait la destinée d'une sœur (fictive) de Shakespeare ; en mettant en lumière la sœur (réelle) de Pascal et en publiant des fragments inédits de ses écrits privés, Cousin fait advenir ce que la romancière imaginera par la suite. Il ouvre à ses lectrices un lieu à elles, celui d'un « coin du feu » où il est légitime de lire, méditer et écrire. Après 1863, celles qui écrivirent à Ernest Renan à propos de la *Vie de Jésus* soulignaient de la même manière le rôle qu'il avait fait jouer aux femmes dans son livre⁸⁹.

Il est plus difficile en revanche d'affirmer sans démonstration que le cadre chrétien qui conditionne des lectures et des réflexions des correspondantes de Cousin a pesé plus ou différemment sur elles que sur les hommes. Mais les usages tactiques qu'elles font du religieux afin de se construire, sans sortir de la condition que ce cadre leur impose, un espace minime d'autonomie où elles expriment un point de vue et peuvent aspirer à le formuler en public correspondent à ce que les sociologues des religions qui travaillent la question du genre, telle Linda Woodhead, constatent dans le monde contemporain⁹⁰.

Enfin, autre spécificité encore, ces femmes qui entrent en philosophie en écrivant au philosophe outrepassent inévitablement la pensée même de ce dernier. Elles manifestent, par ce geste, des formes d'autonomie ou de pouvoir social que Cousin lui-même leur dénie largement. Dans beaucoup de cas, ces tensions autour de la place des femmes dans la société et de leur capacité à exercer pleinement la rationalité philosophique – ce que Cousin appelle « exercice viril de la pensée » – n'apparaissent pas au grand jour dans les correspondances. En effet, beaucoup d'épistolières se placent dans une relation d'élève à maître et, tout en formulant inévitablement un point de vue personnel dans leurs lettres, se définissent comme les simples représentantes d'un public qui recevrait une pensée sans contribuer à la construire. Elles se placent ainsi, vis-à-vis du philosophe, dans la posture qu'il promet lui-même pour le « peuple » lorsqu'il rédige, en 1848, une *Philosophie*

88. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, 1, Paris, Gallimard, 1990, p. 251.

89. Nathalie Richard, *La Vie de Jésus de Renan. La fabrique d'un best-seller*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 249-270.

90. Linda Woodhead, « Les différences de genre dans la pratique et la signification de la religion », art. cit.

*populaire*⁹¹. Mais le peuple de 1848 est essentiellement masculin et ce n'est, pourrait-on dire, que par effraction ou par amalgame que des femmes de la bourgeoisie et de l'aristocratie peuvent s'y agréger. Chez quelques correspondantes, cette tension est abordée de front et elles soulignent alors, à leur manière, la contradiction inhérente d'un système philosophique qui repose sur le postulat de l'universalité de la raison et qui, dans le même temps, hiérarchise socialement et sexuellement les modes d'exercice de la rationalité. Peut-être pourrait-on même généraliser cette tension, et faire l'hypothèse que l'une des caractéristiques de la *libido sciendi* féminine au XIX^e siècle est qu'elle se formule vis-à-vis d'un savoir rationnel qui souvent théorise, et *de facto* consolide, leur exclusion.

*Nathalie Richard est professeure à Le Mans
Université et chercheuse à l'UMR TEMOS*

91. Victor Cousin, *Philosophie populaire*, Paris, Pagnerre, 1848.